

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 32/1 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.1.61658

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Âge en général, comme le montrent les nombreuses comparaisons auxquelles l'auteur a recours afin de combler les lacunes des sources qu'elle étudie.

Cette façon de développer un tableau historique constitue une certaine faiblesse de l'ouvrage: l'auteur tend à »remplir« les lacunes de son matériau d'études par des conjectures dont le nombre ne sert pas toujours à convaincre le lecteur critique. Visant à présenter l'image la plus complète possible, elle néglige parfois l'interprétation critique de ses sources, qu'elle semble prendre au premier degré sans dégager la visée idéologique qu'ont eu les auteurs de chroniques dans ce conflit religieux. Jusqu'à quel point peut-on faire confiance à un auteur musulman comme 'Imad ad-Din, qui nous relate que des femmes franques se sont armées afin de combattre? Malgré tous les mérites du travail de Geldsetzer, on se reportera plutôt pour ce genre de questions à la récente collection dirigée par Susan Edgington et Sarah Lambert, »Gendering the Crusades« (Cardiff 2001). Celle-ci comprend une série d'études de cas qui se concentrent avant tout sur les enjeux identitaires et la construction de rôles et de modèles dans les sources historiographiques, mettant en relief les fondements idéologiques de l'image de la femme. Ce dernier ouvrage ne peut toutefois pas remplacer l'étude que nous venons de présenter pour ce qui est de la (re-)construction d'une perspective intégrale du rôle des femmes dans les croisades sur le plan événementiel.

Klaus OSHEMA, Berne

Hrotsvitha Gandeshemensis, *Gesta Ottonis Imperatoris*. Lotte, dramma e trionfi nel destino di un imperatore, a cura di Maria Pasqualina PILLOLA, Firenze (SISMEL, Edizioni del Galluzzo) 2003, CX-104 p.

Depuis la découverte du manuscrit unique (Munich, BSB Clm 14485) de son œuvre complète par l'humaniste Conrad Celtis dans les dernières années du XV^e siècle, et l'édition princeps de cette œuvre par le même en 1501, Hrotsvita de Gandersheim est devenue et restée un écrivain emblématique à plus d'un titre. Utilisée durant cinq siècles pour des causes d'orgueil national, de militantisme féministe, et, plus scientifiquement et plus récemment, à des fins de revalorisation de la culture du X^e siècle que l'on avait longtemps dit »de fer«, l'œuvre complète de la poétesse saxonne a reçu quatre éditions critiques en un siècle, dont celle, en 2001, de Walther Berschin dans la collection Teubner. Pour les *Gesta Ottonis*, il convient d'ajouter l'édition de Pertz dans les MGH (1841). Fallait-il alors rééditer aujourd'hui ces Gestes d'Otton [I^{er}]? À première vue cela ne s'imposait pas, étant donné la qualité des éditions précédentes et l'absence de nouveau manuscrit. Sur ce plan M. P. Pillola apporte forcément peu de changement, même si, parmi les variantes des éditions précédentes, elle opère des choix de grand bon sens, la plupart du temps appuyés sur des parallèles avec d'autres passages de Hrotsvita, produisant ainsi un texte encore légèrement différent de ceux qu'on pouvait lire jusqu'ici.

L'introduction et l'annotation constituent le principal apport du livre. Elles répercutent les données de la recherche actuelle en une synthèse fort commode, excellemment documentée. Une remarque néanmoins: p. X, peut-on vraiment utiliser la chronique de Saint-Michel de Hildesheim pour faire valoir la qualité intellectuelle de Hrotsvita, quand cette chronique parle de l'abbesse Hrotsvita, homonyme et aînée de la poétesse? Il s'agit là d'une confusion du chroniqueur, qui s'est prolongée jusqu'à nos jours sous la plume de certains. L'introduction offre une mise au point efficace sur les événements du règne d'Otton évoqués par Hrotsvita, et sur leur représentation par d'autres auteurs du X^e siècle (Widukind de Corvey, Adalbert de Prüm et, dans une moindre mesure, Liutprand de Crémone). M. P. Pillola a raison de valoriser l'épisode romanesque et mystérieux de la fuite d'Adélaïde, l'un des plus intéressants de l'œuvre, et source d'inspiration féconde, ainsi que l'a mis en lumière un colloque dont la publication est vraisemblablement trop récente pour que l'auteur en ait

eu connaissance (Adélaïde de Bourgogne. Genèse et représentations d'une sainteté impériale, études réunies par P. Corbet, M. Goulet et D. Iogna-Prat, Dijon, EUD, 2002).

On a depuis longtemps montré que l'abbaye de Gandersheim était un milieu intellectuel de haut vol. Mais l'annotation littéraire de cette édition, en accroissant considérablement le nombre de *iuncturae* repérées, donnent à penser que la connaissance que Hrotsvita avait des auteurs classiques est supérieure aux estimations qu'on en a faites. À moins que, étant donné que beaucoup de ces *iuncturae* sont assez banales, ces classiques aient été médiatisés par des textes littéraires médiévaux non encore repérés, ou par des textes à usage scolaire. Le repérage des sources de Hrotsvita pose en effet autant de problèmes que l'absence de toute réception médiévale directe ou indirecte de son œuvre (fait qui a entretenu le fantasme de son caractère apocryphe). Ainsi, d'après la note 284, il ne serait pas impossible que Hrotsvita ait eu connaissance des *Punica* de Silus Italicus par le biais d'un manuscrit de Saint-Gall ou de Cologne; mais c'est là une hypothèse assez ténue, tout comme le rapport direct qu'elle entretiendrait avec Goteschalk d'Orbais d'une part et les *Gesta Apollonii* de l'autre, du simple fait de la présence dans les *Gesta Ottonis* de l'expression *trina deitas* (notes 83 et 299: il est peu probable que les *Gesta Apollonii*, écrits vers l'an mil, donc après les *Gesta Ottonis*, empruntent cette expression à Hrotsvita; par ailleurs on la rencontre aussi dans la collection de sermons d'Eusèbe Gallican, qui est une source aussi possible que Goteschalk d'Orbais). La technique de «saupoudrage» mise en œuvre par Hrotsvita rend difficile la détermination exacte de ses sources.

Au total nous sommes devant un très bon livre, qui rendra des services aux historiens et qui, espérons-le, incitera à lire de Hrotsvita autre chose que son théâtre.

Monique GOULET, Paris

Beate Hildegardis cause et cure, edidit Laurence MOULINIER, recognovit Rainer BERNDT, Berlin (Akademie Verlag) 2003, CXVII–384 p.

Depuis sa thèse soutenue en 1994 sur l'œuvre scientifique de Hildegarde, et son livre de 1995, «Le manuscrit perdu à Strasbourg. Enquête sur l'œuvre scientifique de Hildegarde», Laurence Moulinier continue de s'affirmer comme l'une des plus grandes spécialistes de ce volet de l'œuvre d'un auteur qui, à bien des égards, demeure mystérieux. Si les textes de Hildegarde, en effet, échappent souvent par nature à une approche critique traditionnelle, leur mystère est encore accru par les conditions historiques de leur transmission, et sur ce point les recherches de Laurence Moulinier jouent un rôle tout à fait déterminant. Après avoir montré que les éditions connues de la *Physica* – nom donné en 1533 au *Liber subtilitatum diversarum naturarum creaturarum* par son éditeur strasbourgeois Jean Schott – ne reposaient sur aucun manuscrit médiéval et que l'œuvre comme telle devait être retirée à Hildegarde, c'est avec la même minutie dans l'examen des éditions anciennes, dans celui des manuscrits, des titres, des rubriques, des capitula, et des témoignages médiévaux sur l'œuvre qu'elle établit fermement que le deuxième volet du diptyque scientifique, le *Cause et cure*, n'est pas non plus une œuvre originale de Hildegarde, mais une compilation composée d'après ses principales productions et à elle attribuée par le manuscrit qui l'a conservé. Cette compilation a probablement été réalisée entre 1180 et 1220, époque où l'entourage de la *magistra* tentait d'obtenir sa canonisation. Une comparaison entre le témoin unique de l'œuvre, le manuscrit du milieu ou du troisième quart du XIII^e siècle, København, Kongelige Bibliothek Ny kgl. saml. 90b Fol., originaire de Saint-Maximin de Trèves, et ce qu'il est convenu d'appeler le «Fragment de Berlin» – Berlin, Staatsbibliothek Preussischer Kulturbesitz Lat. Qu. 674, du XVIII^e siècle – fait apparaître que, pas plus que la *Physica*, le *Cause et cure* ne demeure une œuvre stable au cours du Moyen Âge, et on peut en inférer que la composition du texte s'est faite selon différentes strates. Comme le démontre excellemment